La Station

espace d'art contemporain expositions & résidences 89 route de Turin, Nice

présente



Nicolas Daubanes, Le batiman et a nou, jus de citron révélé au feu, dessin mural, 80 cm, 2016

LE BATIMAN ET A NOU

Exposition de NICOLAS DAUBANES

VERNISSAGE le vendredi 24 mars 2017 à 18:00

EXPOSITION du samedi **25 mars** au samedi **3 juin** 2017

La Station

Halle Sud du Chantier Sang Neuf, 89 route de Turin, 06300 Nice / www.lastation.org / starter@lastation.org / +33 (0)4 93 56 99 57 tramway arrêt Vauban / bus n°4 & 20 / vélos bleus / parking gratuit / ouvert du mercredi au samedi de 13h à 19h sauf jours fériés

LE BATIMAN ET A NOU

En parallèle de l'exposition Go Canny! Poétique du sabotage à la Villa Arson (du 10 février au 30 avril 2017), Nicolas Daubanes investit les espaces de La Station autour d'une proposition intitulée Le batiman et a nou.

Sous ce titre ronflant comme les punchlines des célèbres rappeurs français se déploie l'idéologie d'un sabotage par le bas. Forme de réappropriation et d'invective, « le batiman et a nou » provient à l'origine d'un graffiti réalisé par une personne détenue de la Maison d'arrêt de Nanterre. Photographié puis épinglé dans le bureau de la directrice adjointe, il exprime autant la réplique intrépide de détenus face à l'autorité et l'absence de toutes libertés que l'ironie et la condescendance d'une bureaucratie confortablement installée et parfois humiliante. Multipliant les interventions dans les prisons, Nicolas Daubanes est devenu un expert en sabotage discret, à l'image de sa clé réalisée en céramique dentaire censée ouvrir le quartier des femmes de la prison des Baumettes et pouvoir passer les portillons de sécurité. Fractionnée en petits morceaux, elle porte en elle le potentiel d'une arme tranchante et l'espoir d'une évasion, une fois tous les éléments de la ruse réunis. Condition nécessaire pour « sauver sa peau », le sabotage fait appel à des savoirs éminemment pratiques comme le fut la *mètis* grecque. Cette forme d'intelligence, faisant appel à l'infiltration ou à la transformation des matériaux et des outils, permet aussi à Nicolas Daubanes de conjuguer les dispositifs de surveillance aux stratégies de sabotage ; jusqu'à obtenir les plans secrets d'une prison, afin d'en élever la tour panoptique en béton sucré. (...)

Nathalie Desmet et Marion Zilio (commissaires – avec Eric Mangion – de l'exposition Go Canny! Poétique du sabotage)

La Station remercie la Villa Arson, Nathalie Desmet, Marion Zilio ainsi que Marion Mounic et Hugo Bel pour leur soutien.

Nicolas Daubanes est né en 1983, il vit et travaille à Perpignan. Il est lauréat du Grand Prix Occitanie d'Art Contemporain 2017. http://www.nicolasdaubanes.com/

En parallèle de l'exposition LE BATIMAN ET A NOU, La Station accueille une œuvre de Laurent Lacotte réalisée dans le cadre de l'exposition Go Canny! Poétique du sabotage.

Laurent Lacotte, Upgrade, 2017

Peinture aérosol or sur les 792 pointes de la grille métallique des anciens abattoirs de la ville de Nice.

Les grilles dorées sont un héritage de l'époque de Louis XIV et du style baroque, caractérisé notamment par sa passion immodérée pour les fioritures et les dorures. Aujourd'hui, l'ostentation du baroque et du classicisme n'a pas disparue. Elle est même bien visible et bien vivante, que ce soit dans le style vestimentaire de certains cadres supérieurs ou dans l'architecture des sièges banques et de grands groupes. L'argent et le pouvoir qui l'accompagne continuent d'être étalés sans retenue. Ici déplacées, les dorures réalisées à la bombe de peinture viennent recouvrir les sommets de la grille d'enceinte des anciens Abattoirs de la ville de Nice. Elles convoquent par le décalage opéré et un certain anachronisme le travail de femmes et d'hommes sans qui nulle richesse ne saurait exister.

Notice de l'exposition Go Canny! Poétique du sabotage :

Choisir un périmètre public ou privé clôturé par une grille métallique.

Préférer les grilles se terminant par des fers de lance.

Acheter (ou voler) une bombe de peinture aérosol couleur or.

Peindre ces fers de lance en or.

Redéfinir les notions de propriété et d'empowerment.

La Station, la Villa Arson et l'artiste remercient Laëtitia Platillero.

NICOLAS DAUBANES

Ne pas se fier aux apparences qui font qu'on pourrait ne retenir du travail de Nicolas Daubanes que son aspect volontairement rugueux, un rien masculin : prédominance d'un univers carcéral pas vraiment douillet qu'habitent notamment les « DPS » (détenus particulièrement surveillés), valorisation de l'exploit sportif pur, de vélo ou de course de voiture, emploi récurrent dans ses œuvres de béton ou d'une poudre de fer brûlée récupérée sans hasard chez des aiguiseurs de tronçonneuses... Ce serait certainement là se méprendre pleinement sur les implications de son travail, à vrai dire peu attiré par la glorification aveugle de la solidité ou de la puissance brute des matériaux, des individus ou des structures sociales. Ce serait aussi envisager d'abord ses œuvres comme des formes ironiques et désinvesties. Ce serait enfin ne pas voir que son œuvre se développe au contraire dans les fissures et les manques plus que dans les affirmations péremptoires.

En 2008, alors qu'il est encore étudiant, Nicolas Daubanes entre une première fois dans une prison, en « simple visite » pourrait-on dire. Mais l'expérience est un choc brutal, duquel découleront de nombreux autres séjours de recherche et de travail avec les détenus : Mulhouse, Nice, Montauban, Nîmes, Béziers, Perpignan... (...)

Première découverte carcérale : en prison, c'est donc ce qui est le plus obscur et non pas ce qui est le plus transparent qui mène potentiellement à la liberté d'action ou de pensée. Seconde découverte : les seuls matériaux autorisés par l'administration pénitentiaire étant ceux qui sont les plus précaires - argile crue, carton... - il faut lutter contre la dureté du cadre répressif, tout de béton et de grilles métalliques, avec des moyens principalement fragiles. C'est bien d'ailleurs avec cette contrainte que s'exerce la créativité des détenus : sculptures chancelantes en savon, en gomme ou en pain¹, collages à partir d'images récupérées dans les journaux, dessins éphémères ou graffitis grattés sur les murs. Philippe Artières, évoquant ces multiples traces laissées en prison par les individus qui l'ont habitée, écrit : « Le processus de disparition dont sont l'objet les détenus les pousse, eux les invisibles, à ce besoin de s'inscrire dans le lieu, de le marquer de leur présence. La grande machine à surveiller est ainsi jalonnée de détritus. Manière dérisoire de montrer qu'en prison, il est des gestes interdits possibles, il est des grains de sable »2. Et c'est en effet à partir de ces grains de sable bien friables que Nicolas Daubanes envisage son travail sur la prison. D'abord, il s'est agi de réaliser des dessins des dispositifs panoptiques de centres pénitentiaires — ou plutôt, en partie panoptiques seulement, le Panopticon utopique de Jeremy Bentham, imaginé à la fin du XVIIIe siècle, n'ayant jamais été réalisé intégralement. L'entrée des cours disciplinaires de la prison Saint-Paul (Lyon), une façade de la prison de Kilmainham (Irlande), la cour de promenade de la prison de Mataro (Espagne) ou les prisons imaginaires de Piranèse pour sa série des Carceri

sont ainsi reproduites à la poudre métallique noire sur un papier blanc. Mais les représentations en question ne sont maintenues à la surface de leur support que par le biais d'une plaque aimantée, qui pourrait potentiellement, par un léger soulèvement, les faire disparaître instantanément. Par ailleurs, comme pour rajouter à la précarité naturelle du matériau pulvérulent, l'artiste prend le soin de préciser que l'aimantation perd naturellement de sa force d'attraction, conduisant le dessin à s'estomper lentement en quelques dizaines d'années seulement. Alors, face à l'architecture fonctionnelle austère des bâtiments, voilà le motif qui met en œuvre son puissant désir d'évasion, non sans grâce et en prenant tout son temps, comme on lime un barreau avec une râpe de cuisine. (...).

Plus récemment, l'artiste s'est penché sur les traces laissées par les détenus sur les murs de leurs lieux de détention : Philippe Artières a, en 2014, tenté de rassembler une compilation fragmentaire de ce « chœur du carcéral », un « chœur contraint qu'il faut entendre comme une adresse à ceux du dehors, mais aussi comme la véritable archive de la prison, multiple, diverse, insaisissable et violente »3. (...) Tourné du côté de la révélation du mot comme méthode de monstration, son travail Restez ici une heure si vous osez (2015) prend pour origine cette phrase en forme d'avertissement, lue sur un mur gravé d'une prison turque. Comme s'il s'agissait d'une missive clandestine, les mots sont tracés au jus de citron sur une feuille, et il faut justement une heure pour que le motif se distingue intégralement, à la flamme d'une bougie ou d'un briquet, en prenant garde de ne pas brûler l'ensemble.

Il n'aura échappé à personne qu'avec son goût pour ce qui demeure caché et qu'il faut révéler avec plus ou moins d'éclat, Nicolas Daubanes laisse transparaître une attirance particulière pour une subversion qui passerait d'abord par la manipulation des matériaux. L'ouvrage théorique d'Émile Pouget, Le sabotage, rédigé au début du XXe siècle⁴, échafaudant une stratégie politique et rigoureuse du sabotage industriel par les ouvriers eux-mêmes, a pu un premier temps nourrir sa pensée. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, les exemples de sabotage proposés par l'auteur n'ont rien d'héroïque, et se mettent en place plutôt par la lenteur et le zèle à l'extrême ou le léger décalage d'habitudes de travail rendant le produit inutilisable.

À la suite de la pensée de Pouget, c'est la connaissance de faits de sabotage individuels plus ou moins entrés dans la grande histoire de la Seconde Guerre mondiale qui ont pu attirer l'attention de Nicolas Daubanes, affirmant toute la portée résistante de cette forme d'action. Le récit – légendaire ou pas – selon lequel des prisonniers soumis au travail forcé, et assignés à la construction de ponts, auraient versé la rare portion de sucre qui leur était allouée dans le béton utilisé sur des chantiers afin de le saboter l'intrigue au point d'en faire le principe fondateur d'une série de sculptures. À la dimension héroïque que le sabotage en

temps de guerre peut revêtir dans la mémoire collective s'oppose le geste quelque peu vain d'infiltrer d'infimes portions de sucre dans une bétonnière tout en sachant que cela ne pourra modifier en rien la structure même du mortier. Les Sabotages (2013-2015) de l'artiste prennent la forme d'escaliers hélicoïdaux ou légèrement courbes — métaphores d'un passage d'un état à un autre —, dont le béton a cette fois été gavé d'une quantité impressionnante de sucre qui vient l'imprégner au fil du temps, et couler par des orifices fissurés comme de la liqueur d'un bonbon croqué. Avec les Sabotages, Nicolas Daubanes s'intéresse ainsi aux traces d'une résistance, même menée dans la pleine conscience de son inutilité. (...)

Le sabotage et la résistance peuvent aussi s'envisager sous l'angle du refus de l'acte plutôt que de l'engagement en actes : c'est le cas notamment du coureur cycliste Albert Richter, auquel l'artiste consacre en 2013 une sérigraphie, dédaignant le salut nazi et souriant à pleines dents aux côtés de son entraîneur juif face aux photographes. La scène se passe à la fin des années 1930, Richter sera assassiné début 1940, et sa stratégie de sabotage de la logique nazie dans le domaine du sport fut un acte de résistance tant ostensible - il s'agissait d'un coureur relativement populaire – que sobre. Lorsque Nicolas Daubanes s'intéresse à la figure d'Albert Richter, ou plus récemment pour un projet en cours à un cycliste ayant pendant la Seconde Guerre mondiale profité de son statut pour passer des informations entre zone libre et zone occupée, il n'en est pas à son premier travail sur le sport. C'est que, pour l'artiste, le sport est un des autres visages métaphoriques de la résistance, passant ici par l'exploit physique. (...)

Dans un de ses textes consacré à la photographie en prison, Michel Frizot rappelle que la pratique photographique est d'abord liée à l'usage d'une camera obscura, et donc d'un espace « nécessairement clos » : photographier la prison en deviendrait presque tautologique ⁵. Pourtant Nicolas Daubanes n'est pas un photographe de prisons, et son propos n'est pas forcément de dénoncer une situation particulière, mais plutôt d'en révéler les mécanismes et parallélismes avec d'autres types d'enfermement. L'idée de la photographie comme boîte fermée capturant possiblement l'image d'une autre boîte a pu l'intéresser pour un projet comme La tuilerie (2011), où il utilise des intérieurs d'appartements HLM bientôt démolis comme chambres noires. Sur les murs nus apparaissent toits de maisons, nuages et ciels changeants. (...) Au même moment, l'artiste travaille à des prélèvements, cette fois encore plus intimes, de fragments d'univers directement liés à des lieux connus et fréquentés : ce sont les Membranes (2011-2012), et notamment celle de La cuisine, prélevée en silicone dans la cuisine de la maison familiale. Semblable à une mue de serpent venant manifester que quelque chose s'est autrefois passé, celle-ci archive à fleur de peau des traces sensibles de l'espace – poussière, cheveux... – préférées à une image nette et précise qui pourrait justement être celle de la photographie. Bien que l'histoire personnelle de Nicolas Daubanes n'apparaisse dans son travail que par bribes qui donnent l'impression de pouvoir voleter avec la fragilité de sa poussière de fer (...), elle ne cesse de teindre avec une certaine pudeur l'entièreté de sa production. La maladie dont il ne fait au demeurant pas mystère – les suites d'une greffe de rein – ne cesse d'irriguer sa recherche sur l'enfermement et sur le sabotage, la contamination. (...) La relecture du travail par le biais de cet événement intime et pourtant partagé ne doit cependant pas faire oublier chez Nicolas Daubanes le caractère éminemment politique de toutes ses propositions, où s'intriquent justement considérations fondamentales sur des sujets sociaux comme la prison et expérience personnelle.

L'artiste cite volontiers comme ouvrage fondateur pour sa pratique le récit autobiographique L'établi, du sociologue Robert Linhart, relatant son « établissement » en tant qu'ouvrier spécialisé, peu après Mai 68, dans une usine Citroën. Décrivant les conditions de travail de ses collègues, la dureté du travail à la chaîne et les humiliations patronales, l'auteur relate notamment dans un court passage poignant le départ à la retraite d'un ouvrier âgé et son décès quelques semaines plus tard : « Image fugitive : un vieil oiseau qui a toujours vécu en cage. Un jour, on finit par le lâcher. Il croit s'élancer, ivre, vers la liberté. Mais il ne sait plus. C'est trop fort, trop neuf. Ses ailes atrophiées ne savent plus voler. Il s'effondre comme une masse et crève en silence, juste devant la porte enfin ouverte de la cage ⁶ » . Et tout le travail de Nicolas Daubanes consiste justement à faire comme s'il était possible d'enjamber, l'air de rien, ce pas de porte aux multiples visages, qui ne cesse d'entraver.

• • •

Extraits du texte de Camille Paulhan pour *La vie de rêve*, ouvrage monographique sur Nicolas Daubanes,. Coédition la Chapelle Saint-Jacques — Maison Salvan, avec le soutien de l'association Les amis de Jau, Lieu Commun,

Les sens de l'art, Angle art contemporain, la galerie AL/MA, La cuisine centre d'art et de design.

• • •

^(...) Sans surprise eu égard à sa curiosité pour ces stratégies de détournement, Nicolas Daubanes travaille justement actuellement à des projets autour de recettes de cuisine de détenus, élaborées à partir des produits limités de la « cantine » : ersatz de crêpes, biscuits marocains recréés à partir de pâtes de fruits recouverts de graines de couscous, alcool issu d'alambics bricolés en cellule...

² Philippe Artières, « Lignes de fuite », Hautes surveillances. Mathieu Pernot, Arles, éd. Actes Sud, 2004, p. 12.

³ Philippe Artières, « Propos tenus », La disparition des lucioles, Arles – Avignon, éd. Actes Sud – Coll. Lambert, 2014 (cat. expo. Prison Sainte-Anne, 18 mai – 25 novembre 2014), p. 97.

⁴ Émile Pouget, Le sabotage, Pontoise, Presses de Graphedis, 1969 [1912].

⁵ Michel Frizot, « Le grand obturateur. Prison et prise de vue », dans L'impossible photographie, op. cit., p. 195.

⁶ Robert Linhart, L'établi, Paris, éd. de Minuit, 1978, pp. 119-120.

ŒUVRES CHOISIES



Saint Paul, prison de Lyon, entrée des cours disciplinaires, 2013, 86×130 cm, dessin sur papier à la poudre d'acier aimantée. Vue de l'exposition « Le jour après le lendemain », Maison Salvan, Labège, 2013 © Nicolas Daubanes



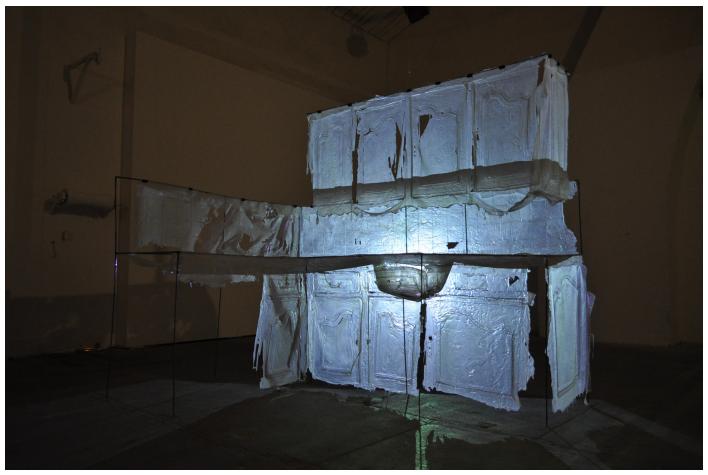


Sabotage 2, 2014, 330 \times 350 \times 300 cm, béton, sucre, fer, bois. Vue de l'exposition « SABOTAGE », Lac, Sigean, 2014 © Nicolas Daubanes

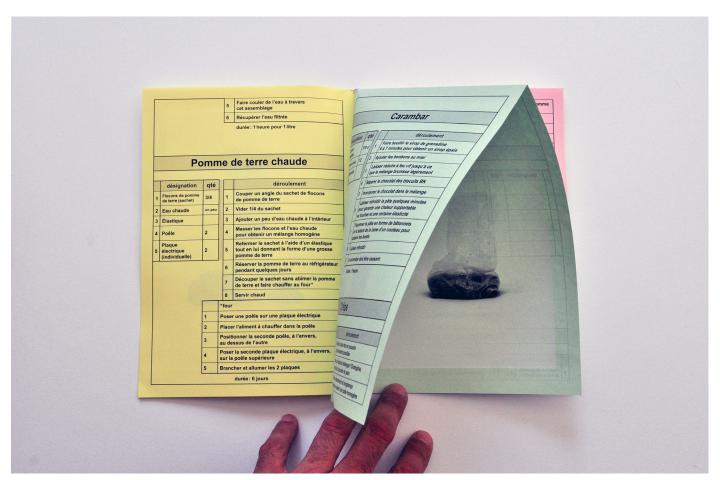


Sabotage 3 (détail), 2015, 330 \times 50 \times 100 cm, béton, sucre et colorant.

Vue de l'exposition « Go Canny », galerie Martagon, Malaucène, 2015 © Nicolas Daubanes



Membrane: La Cuisine, 2011, 160 x 170 x 200 cm, silicone, acier, lumière © Nicolas Daubanes



Cosa Mangiare, édition : La cuisine, centre d'art et de design, Conception graphique : Rovo. 500 exemplaires © Nicolas Daubanes



Prohibition, 2016, 8 étagères métalliques, bouteilles en plastique, fruits, sucre, levure, eau, préservatifs. Vue de l'exposition « La vie de rêve », Angle art contemporain, Saint-Paul-Trois-Châteaux, 2016 © Nicolas Daubanes



La vie de rêve, 2016, bouteilles en plastique, fruits, sucre, levure, eau, palmiers et poupées gonflables. Vue de l'exposition « La vie de rêve », Angle art contemporain, Saint-Paul-Trois-Châteaux, 2016 © Nicolas Daubanes



LA STATION - ESPACE D'ART CONTEMPORAIN

La Station est le lieu d'exploitation de l'association STARTER, créée en 1996 par Cédric Teisseire, Pascal Broccolichi et Florence Forterre. A l'origine installée dans les murs d'une ancienne station- service située au 26 boulevard Gambetta à Nice, dont elle tire son nom, La Station s'est déplacée selon les réalités des lieux qui l'ont hébergée. La Station a pour principal objectif de soutenir et de diffuser la vie culturelle et artistique contemporaine à Nice par tous les moyens et dans toutes les formes que celle-ci revêt. De montrer ce qui se fait dans cette ville, et attirer d'ailleurs, de France et d'Europe, des pratiques très contemporaines de l'art. Elle a pour but notamment d'aider les artistes et de participer au développement, à la promotion et à la diffusion de leurs activités.

En octobre 2009, La Station s'est installée dans la halle sud des anciens entrepôts frigorifiques de la ville de Nice. Ces locaux rénovés ont une superficie de I 000 m2 et sont partagés en espaces d'exposition ouverts gratuitement au public et en ateliers. Fonctionnant sur le principe de la «solidarité opérative», La Station accueille une douzaine d'artistes qui participent à la vie, à l'organisation et au maintien d'une telle entreprise. Des expositions sont proposées au public toute l'année, ainsi que certains événements plus particuliers : performances, lectures, concerts, projections vidéos, conférences... Les plus jeunes artistes y trouvent l'opportunité de diffuser leurs activités dans des conditions réelles et professionnelles d'exposition, les plus confirmés y poussent leurs recherches les plus expérimentales. Par le biais de cette programmation transgénérationnelle, La Station se positionne comme une plateforme professionnelle ; le pari étant d'apporter un outil de travail reliant les artistes aux principes de réalité de l'activité artistique et de leur offrir une visibilité auprès des amateurs et des professionnels de l'art.

Outre sa programmation intra-muros, présentée dans ses locaux situés au 89 route de Turin, La Station est régulièrement invitée à concevoir des expositions en France ou à l'étranger par des centres d'art, galeries privées et autres structures autogérées. Dans ces situations précises, La Station s'autorise à concevoir des projets dans lesquels les membres résidents de l'association participent aux côtés d'artistes de Nice ou d'ailleurs. Ces projets n'ont pas d'agenda régulier, mais donnent souvent lieu à des échanges croisés : par la mise en commun des réseaux personnels, ces projets fonctionnent de façon rhizomique et créent un maillage entre les artistes et les structures. C'est également le moyen de faire rayonner l'excellence et le dynamisme de la scène niçoise dans l'Europe toute entière : en effet, depuis 1996, La Station a réussi à acquérir une audience nationale et européenne importante grâce à son programme hors-les-murs, notamment en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Croatie, en Italie, en Suisse ...

Pour en savoir plus : www.lastation.org

La Station est le lieu d'exploitation de l'association Starter, reconnue d'intérêt général et agréée par l'Education Nationale en tant que structure complémentaire d'enseignement public.

La Station est membre fondateur du réseau BOTOXS et reçoit le soutien de :



















